Moyens d'information internationaux.

Puisque ce premier Congrès international des Critiques d'art a trouvé asile dans la maison de l'UNESCO, il n'est peut-être pas mauvais de rappeler le langage dont se servirent ceux qui tinrent cette institution sur les fonts betismaux. Le 1 novembre 1945, le Premier Ministre d'Angleterre, M. Clément Attlee, en ouvrant à Londres la conférence qui devait aboutir à sa création, s'exprimait ainsi :

"pels par-dessus des mers de malentendus. Ils ne se comprennent pas les "uns les autres, ni dans leur Histoire, ni dans leurs moeurs, ni dans "leur mentalité. Et pourtant, mieux ils se comprendront, plus ils se "rendront compte de tout ce qu'ils ort de commun et par quoi et en quoi "ils diffèrent les uns des autres, et moins ils seront tentés de se "battre les uns contre les autres. Connais-toi toi-même, disnit jadis le "proverbe. Connais ton voisin, disons-nous aujourd'hui. Notre voisin, "c'est le monde entier."

A une spoque où la distance a sté littéralement supprimée, cette observation du Premier Ministre d'Angleterre apparaît comme profondément juste. Il conseille aux peuples de faire l'inventaire non seulement de leurs similitudes, de tout ce qu'ils ont de commun mais aussi de tout ce par quoi ils différent les uns des autres. Or c'est par l'art que les peuples se singularisent le plus aisément. Menacés que nous sommes d'une effroyable standardisation universelle par le progrès de la technique industrielle et, quelques fois, aussi, par certaines modes esthétiques, o'est dans l'art ancien ou moderne de chaque pays que nous irons chercher le suprême refuge de cette originalité, de cette heureuse diversité sans quoi le monde est voué à l'enmui dont on sait qu'il naquit, un jour, de

/

l'uniformité......

des Amériques ? On a bien envie de s'écrier avec Paul Claudel (Le Livre de Christophe Colomb) : "Et maintenant, il est temps de regarder ce qui "se passe en Amérique, à l'heure où va finir pour elle cette longue muit "antérieure à la maissance et où le premier rayon de soleil va la toucher "et la restituer à l'Humanité."

On doit aux "américanistes" de précieuses découvertes et de rentiquables travaux. Mais que connaît le grand public en Europé, que connaissent les amateurs ou même les érudits de l'art maya, ou bien de ces civilisations étonnantes et mystérieuses qui, au Mexique, en Bolivie, au Pérou, ont laissé des vestiges émouvants ?

Plus près de nous, il y eut tout est art qui maquit après la Conquista et dans lequel parfois, souvent, on découvre, à côté d'influences espagnoles, lusitamiennes ou flamandes, un fonds indien qui lui donne toute su saveur. Dans le style chirrugeresque des églises de Taxco ou de Topozotian, on savoure un "baroque indien" qui est bien peu connu en dehors du Mexique.

Et que dire de ces écoles de peinture de Cuzsco ou de Quito qui se sont développées en Amérique du Sud, après la conquête ? Pour ne point perler de l'orfèvrerie, des meubles, des tissus de pays comme la Bolivie, de la céramique du Pérou qui n'a pas seulement un intérêt folklorique.

Voilà pour l'art d'hier.

Il y a l'art moderne. Au Mexique, un Diego Rivera, un Orozco, ont

décoré d'immenses surfaces dans les vieux pelais, les anciens couvents, les haciendas transformées en établissements scolaires, comme, par exemple, l'Ecole nationale d'agriculture de Chapingo.

A Montevideo, un peintre du dimanche qui fut un grand avocat, une sorte de Labori de l'Uruguay, héros d'un procès militaire retentissant, se révele comme un grand artiste. J'ai nommé Pedro Figari. Grâce à la forveur du poste Jules Supervielle, nous avons vu à Paris et à Bruxelles, entre les deux guerres, quelques toiles charmantes de ce peintre sud-maéricain. Ce n'était qu'une faible partie de ce que conserve sa famille, à Montevideo. Il semble que l'on doive faire pour lui (et quelques autres) l'effort qui fut fait à Paris pour le Brésilien Portimari.

J'ai parlé surtout de l'Amérique latine. Je pourrais parler de la Russie d'Asie. Ce qui m'a le plus frappé, peut-être, au cours de son voyage en U.R.S.S. c'est cet énorme musée que les Soviets ont installé dans le Palais d'Hiver, à Leningrad, à côté de l'Ermitage, asile des Rembrandt, des Falconnet et des Watteau. On y voit le produit des fouilles, des prospections faites par des missions archéologiques qui ont travaillé dans ces pays si divers et jusqu'ici mal connus, la sixième partie de la surface du globe.

Qui sait ? Au jour, que nous espérons proche, où sera comblé le fossé qui était en train de se creuser entre l'Orient et l'Occident, on pourra espérer peub-être que l'U.R.S.S. prêtere certains de ces objets auxquels nous faisons allusion, comme elle a prêté certains chefs-d'ocuvre pour l'exposition italienne de Paris que Mussolini avait voulu prestigieuse.

Qui sait même ? Certains van Gogh du Musée d'art moderne occidental (ancienne collection Morosof) à Moscou, figureront peut-être un jour, en Europe ou en Amérique, dans quelque nouvel ensemble dédié au miltre pathétique de la Berceuse.

A quelque chose malheur est bon. Dans l'impossibilité où nombre de pays

se sont trouvés, par suite des événements de guerre, de rendre accessibles au public les trésors de leurs grandes collections nationales, nous avons ou à Paris, à Bruxelles, Amsterdam ou Zurich, les chefs-d'oeuvre des musées hollandais, de Vienne, ou de la Pinacothèque de Munich. (A quand le tour de Buda-Pesth ?)

Nous pourrions parler aussi de ces échanges - à titre définitif - entre Musées, dont la Belgique et l'Italie donnérent naguère l'exemple, grace à la férfeur et la perspicacité du regretté Jules Destrée, qui fut le Président le Commission Internationale de Coopération intellectuelle.

On souhaite que l'U.N.E.S.C.O. retienne quelques-unes de ces sugrestions Sa tache n'est pas seulement de faire des enquêtes, de réunir de la dooumentation, mais de favoriser effectivement certaines réalisations comme By Corbin Steries (se of need at Louis Micrord,

Bruxelles.